
L'aménagement de la beauté ¹

Serge Bouchard ²

J'étais ici ce matin, lors de ce colloque, j'ai beaucoup appris, ça m'a beaucoup intéressé, évidemment. Nous parlons, vous parlez, vous travaillez, vous faites un beau métier, vous travaillez sur un sujet passionnant et je veux amener ma contribution. Bien sûr, je ne connais rien là-dedans, mais je suis un être humain, je voyage beaucoup et j'ai les yeux ouverts. Et puis comme tout le monde, je remarque, j'espère, je me déssole, je m'attriste, enfin tout ça. Cette après-midi, je vous invite à m'accompagner sur le terrain d'une dimension qui vous habite sûrement, professionnellement et humainement. C'est le terrain de la beauté. Ha ! Aménager, développer, j'ai entendu tous les mots ce matin, les mots afférents au métier. Mais derrière tout ça il y a la beauté des choses et c'est le titre de ma présentation. La formule que j'utiliserai est assez simple : je lirai d'abord un texte puis je vais le commenter.

Les paysages sont les lieux communs par excellence. Il faut voir le territoire comme un immense domaine composé d'innombrable paysages livrés librement à la découverte et à la jouissance de tous. Ils sont à nous, tous les paysages, on les a dans la face, les paysages. Bien des mots et autant d'expressions viennent à l'esprit quand on pense aux millions de millions de regards possibles sur l'espace qui nous entoure. La terre est grande et bien diverse, mais c'est dans sa nature, à la nature, de montrer tant de visages. Mais encore faut-il avoir les yeux ouverts, c'est-à-dire développer et entretenir la sensibilité nécessaire à la captation de la semblable dimension. Il faut un penchant, une disposition d'esprit, pour ne pas dire un état d'âme. L'état des lieux est donc à l'origine un état d'âme. Ici, le regard est véritablement une réflexion. La beauté est dans l'œil de celui qui regarde. Certains regards sont bien éteints, la vision est un sens qui se cultive et la sensibilité se nourrit de sens.

Les paysages sont les lieux communs par excellence. Il faut voir le territoire comme un immense domaine composé d'innombrable paysages livrés librement à la découverte et à la jouissance de tous.

Nous pouvons être aveugles à l'évidente beauté qui nous entoure. L'œil se ferme alors même que nous devrions avoir les yeux tout grands ouverts. À la nature des choses, déjà belles en soi, déjà offertes à l'appréciation de l'œil intelligent, s'ajoute la nature de nos propres créations. L'humain est un aménagiste, il tond, coupe, déblaie, taille, corrige, défait, refait, invente, construit, démolit les espaces. Il a ce pouvoir de création. Alors voyons donc les choses sous cet angle. La nature sauvage fut longtemps considérée comme celle du créateur avec un grand « C ». La nature humaine est celle des nombreux petits créateurs que nous sommes. Des demi-dieux qui exer-

ceront le pouvoir de créer l'environnement. Nous nous créons nous-mêmes, comme nous créons l'espace qui nous entoure. D'ailleurs, l'un est le résultat de l'autre. Le paysage humain est bel et bien le reflet de ce que nous sommes. Voir ou ne pas voir, voilà la question. Vouloir ou ne pas vouloir, sentir ou ne pas sentir et rechercher le beau comme ayant une valeur en soi. Dès lors, le paysage humain reflète l'état d'esprit de la société. Je dirais l'état général de la culture du monde habitant un lieu. Le coup d'œil en vaut la peine, certes, parce qu'il révèle l'état du monde. Nous pourrions tenir l'argument à partir de la planète entière en le déclinant successivement en autant de niveaux jusqu'aux lieux précis où chacun se trouve en cet instant même. Est-ce beau ? Est-ce laid ? Est-ce bien ? Est-ce mal ? Est-ce en projet ? Est-ce à l'abandon ? Irrécupérable ? Est-ce détruit ? Pour enfourcher le cheval de la beauté, il faut avoir le goût de chevaucher vers l'absolu. Or, le goût se cultive. Revoilà la culture et puis voilà ce goût dont on dit qu'il ne se discute pas. Tous les goûts sont dans la nature. Dit-on et a-t-on dit *ad nauseam*. Mais tous les goûts n'ont pas la même valeur dans l'aventure humaine, car le pouvoir des créations appelle la responsabilité. Cependant, qui a le talent de créer a aussi la capacité de

détruire. D'ailleurs, on peut créer de la laideur par mauvais goût, par laisser-aller, par dévaluation de la beauté elle-même et par survalorisation d'une seule dimension.

Le paysage humain est souvent, trop souvent, le résidu d'une autre aventure. Celle des absolus de l'impérialiste économique. La nature doit rapporter, elle est matière à exploiter, richesse à créer, matières à transformer et personne ne se soucie du reste, c'est-à-dire des restants. La beauté n'est donc pas notre premier sujet. C'est l'enrichissement à tout prix qui nous allume. Être riche d'abord et être beau ensuite. D'ailleurs, voilà bien une loi universelle de l'histoire humaine sur terre, semble-t-il! La beauté résulte de la richesse. Aménage celui qui en a les moyens. Les riches cultivent des jardins de beauté à l'écart des déserts et des espaces dévastés, des terrains vacants et abandonnés, habités par des marginaux et des perdants. Des espaces tristes et vulgaires causés par la création de la richesse; injustement, la laideur ambiante et générale de nos paysages humains serait le prix à payer pour la beauté que nous parvenons à créer dans des espaces réservés aux classes supérieures de la société.

Radisson, le mal aimé, le honnis, le maudit nous a laissé des passages dans son journal où il avoue ses sentiments face à ce qu'il considère souvent comme les plus beaux paysages du monde.

N'ont-ils pas de la culture, les riches, et du goût? Le Québec est-il laid? (C'est le genre de titre pour la revue *L'Actualité*. Ils aiment ça.) D'ailleurs, vous vous en souviendrez, parlant des paysages, que *L'Actualité* avait fait une revue « Les 25 plus beaux paysages du Québec », ils font toujours ça : les 25 meilleurs collègues du Québec, les 25 plus forts, les 25 plus faibles, etc. Le Québec est-il laid? Qu'en est-il de nos paysages sauvages, de nos paysages humains, de nos terres, de nos villes, de nos villages? Qu'avons-nous fait? Qu'avons-nous dit? Quel est l'état de notre culture à cet égard? Jadis, aujourd'hui et demain pour nos enfants. Il n'y a pas de réponses simples à ces questions, mais nous pouvons tourner un peu autour du sujet.

Jacques Cartier a initié le mouvement, le mépris pour les paysages nordiques, la taïga en particulier, la forêt

boréale justement. Jacques Cartier détestait les épinettes rabougries. Il détestait la froide monotonie, ces horizons qui ne lui inspiraient que de la dureté. Il avait dit (là, il était au large de Natashquan en 1534) : « C'est certainement la terre que Dieu a donné à Caïn ». Ça commence bien un pays, ça. Puis, si vous lisez Jacques Cartier, par la suite, il parlera très peu des paysages laurentiens, magnifiques paysages que nous aimons tant, Charlevoix, Québec, il ne parlera pas non plus de la Vallée du Saint-Laurent. Avait-il la tête ailleurs, Jacques Cartier? Certainement qu'il avait la tête ailleurs.

Les premiers missionnaires récoltèrent avant les jésuites. Les premiers missionnaires aimèrent les paysages de la région de Montréal parce que ces paysages, en 1600 tranquille (1620-1625), leur rappelaient l'Europe. Rivière-des-Prairies, ça leur rappelait l'Europe, les prairies naturelles, les arbres isolés, le fleuve. Mais il y a peu de témoignages ou de rapports quant à l'appréciation des paysages par nos anciens.

L'élite bourgeoise était en ville, à Québec ou à Montréal, et elle possédait des terres, des terres immenses sous forme de seigneuries. Elle ne laissera pas grand-chose en héritage, elle aura bien peu écrit sur le sujet. Les seigneurs aimaient-ils leur seigneurie autrement que pour les richesses qu'elle représentait? Que pensait Louis Joliet de la Minganie? De Repentigny? Plus tard, que pensait Henri Bourassa de la petite nation? Nous sommes pauvres en confidences et nous sommes pauvres en mythes et légendes sur la beauté de notre monde. Vous savez qui aimait les paysages? Ce n'était pas l'élite, ce n'était pas les Papineau et Henri Bourassa de ce monde. Ce n'était pas les élèves des jésuites de Jean-de-Brébeuf qui aimaient les paysages. C'était le petit monde, les coureurs de bois. Les coureurs de bois ne courraient pas les bois pour rien, c'était des coureurs de bois et de jupons. Enfin, les jupons à peau d'orignal... Les coureurs de bois aimaient les bois, ils aimaient le pays, comme on dit. Ils aimaient le pays dans sa facture, dans sa nature.

Radisson, le mal aimé, le honnis, le maudit nous a laissé des passages dans son journal où il avoue ses sentiments face à ce qu'il considère souvent comme les plus beaux paysages du monde. Il est aux antipodes de Cartier, ce Radisson que nos essayistes historiques ont si mal aimé. Très loin des prêches catholiques aussi pour qui la nature sauvage a toujours été un endroit de perdition et qui n'ont pas cultivé le mythe

de nos grandes forêts parce que c'était une place pour les sauvages. On a dit que c'étaient des pays sauvages. « Il y a juste des sauvages qui vivent là et si tu vas là, tu vas vivre comme un sauvage. Tu vas fornicer derrière chaque épinette. »

Domaine du diable, grande noirceur, Alexis Tocqueville parlait de la forêt américaine comme étant le grand désert de l'obscurité et disait que les lumières de l'Europe allaient éclairer l'obscurité américaine. C'est Alexis Tocqueville, avec ses belles phrases et ses sauvages qui gardaient le jardin en attendant qu'on arrive. Ce n'est pas beau ça. Ça part bien une négociation avec les Algonquins.

Il nous aurait fallu une chapelle par lac et des chemins de croix sur tous les sentiers pour que la religion s'intéresse vraiment à l'immense territoire. Il aurait fallu que l'espace soit entièrement béni pour trouver grâce aux dieux de l'ordre religieux. Et puis, plus récemment, il y a cette observation de l'anthropologue-sociologue Marcel Rioux qui reprend une vieille idée : l'habitant canadien-français n'aime pas les arbres, source de beauté diverse, en raison de leurs silhouettes, de leur présence dans les vides de l'espace, de leur lumière, de leurs couleurs. Ils n'aiment pas, ils coupent. Les habitants canadiens-français coupent les arbres. À l'inverse, la culture canadienne-anglaise et même la culture anglo-américaine de la Nouvelle-Angleterre privilégient les arbres, aiment les grands arbres. Il y a des beaux arbres partout. D'où vient cette différence ? Pourquoi un habitant ira-t-il couper un arbre dans le milieu de son champ qui faisait de l'ombre aux vaches ? Il se peut que nos ancêtres bûcherons en aient soupé des arbres pour en avoir trop coupé pour les Américains. Il se peut que nos ancêtres colons ne puissent pas voir un arbre en peinture. Il se peut que la pauvreté des moyens ait joué. Que notre héritage franco-français aussi ait influencé nos visions. Le lot français n'est pas le préanglais et ainsi de suite qui trouve une réponse dans les armoires de la culture collective où l'on voit que notre rapport au paysage est total puisqu'il envoie notre rapport collectif au monde. D'ailleurs, cela se fait toujours à deux niveaux : le fond naturel sauvage d'un pays donné et l'action humaine dans ce qui est naturellement donné et ce qui nous est donné. Et Dieu sait qu'on a eu en héritage un territoire immense et un territoire sauvage. Il faut avoir l'esprit en paix, un petit paquet de certitudes et les moyens de ses ambitions, c'est-à-dire de l'argent pour aménager les

lieux que nous aimons, fréquentons et habitons. Voilà ce qu'avaient les communautés religieuses catholiques qui soignaient la beauté de leur domaine. Terres et habitations, les communautés avaient la foi dans leurs choses à elles, et l'argent ne leur manquait pas. Comme des seigneurs, les ordres religieux cultivaient leur jardin en se taillant des noyaux de beauté au cœur des grandes désolations environnantes. Les domaines religieux d'ailleurs devinrent des héritages culturels, des morceaux de choix et souvent notre seul patrimoine. C'est vrai qu'on trouve ça beau quand on voit un vieux couvent avec son jardin, un vieux collègue avec son jardin ou une vieille communauté qui s'est établie dans les montagnes avec des forêts, puis on veut protéger tout ça, puis aimer ça. Vous n'avez qu'à faire un petit calvaire quelque part sur une colline et c'est parti. D'ailleurs, la foi déplace les montagnes. Nous pourrions dire qu'elle les détruit aussi, la foi. Elle les déplace, elle peut les détruire. Croire en une autre religion : la religion du dollar, de l'argent, de la richesse. Croire en l'économie à tout prix. Nous dispensons des sentiments autres que ceux liés à la mathématique du rendement et des résultats. La foi fait dans les deux sens. Elle embellit, elle enlaidit, selon la fin de la croyance. Et vous savez qu'historiquement, la plus grande manufacture de laideurs dans le monde occidental, pas juste au Québec, aura été le monde des manufactures justement, celui des usines, des industries, le monde de la révolution industrielle. C'est la révolution industrielle, car on l'a dit, le monde a changé profondément. C'est donc l'industrie qui a manufacturé historiquement le laid. Quand une région n'est qu'une ressource, une région-ressource. Dans deux générations, nos enfants vont apprendre à l'école qu'il y a des régions-ressources. Ils vont oublier que ça s'appelle l'Abitibi, la Mauricie, la Gaspésie, ce sont des régions-ressources. Périphérique, ça a un sens. Périphérique, et quand ce n'est pas éloigné. Quand tu es ressource périphérique éloignée, tu n'es pas grand chose. Puis on va même te reprocher que tu commences à coûter cher puis tu t'éloignes de plus en plus, puis tu ne rapportes pas assez. Quand une région n'est qu'une ressource, quand un quartier n'est qu'ouvrier, lorsqu'une ville entière est dédiée à une seule activité économique et seulement économique, bref quand la logique économique devient nécessité, cette nécessité fera la loi, et pour du gravier on grugera une montagne, soit-elle isolée dans le paysage remarquable de la Montérégie. Tu as besoin de gravier ? En veux-tu du gravier ? On rasera des forêts sans nous soucier des effets visuels permanents, enfin pour une génération.

Je comprends que la forêt boréale va repousser dans 300 ans. Ça veut dire que moi, mes enfants, les enfants de mes enfants puis les enfants de mes petits enfants ne verront pas ça. L'autre, la sixième génération va voir ça. En attendant, les originaux ont subi les mutations génétiques pour une troisième couche de peau.

On érigera n'importe quoi dans le décor humain : des murs, des cheminées, des monuments à l'efficacité mais des horreurs pour la conscience, et l'architecture sera à l'avenant, c'est-à-dire absolument décourageante. Moi j'ai 57 ans. Je fais partie de la génération et de l'époque des plus grandes laideurs architecturales. Je vois à Montréal des édifices qui ont été bâtis en 1950 le long du parc Lafontaine, à gauche puis à droite. Tu veux mourir. Qui a bâti ça ? C'était l'arrivée des nouveaux matériaux, des briques blanches luisantes avec des petites briques rouges. C'était l'arrivée du chrome ; il y a une histoire là-dedans.

Nous sommes passés de la santé relative d'un monde traditionnel qui songeait à l'allure de son environnement humain par simple réflexe culturel à la grande maladie des usines paléotechniques et du modernosuperficiel qui n'ont plus de culture, hormis la commerciale. Vous savez, un Canadian Tire ça ressemble à un autre. Deux Canadian Tire ça fait un Wal-Mart. Et tout est permis du moment que tu possèdes un permis.

Ici, la beauté est une fois de plus l'apanage des arts et la culture des riches, des quartiers réservés, des domaines privés. C'est le paradoxe des humains qui détruisent le monde en prétendant l'enrichir. Ceux qui détruisent le monde se feront une beauté derrière des hautes clôtures, se réservant des villes dites culturelles et des bijoux particuliers. Le plus bel exemple historique, c'est l'Angleterre. Les plus grands spoliateurs de la planète, ce sont les Anglais d'Angleterre sous l'empire anglais. Sur leur petite île, ils aimaient les arbres. Ils ont des arbres tricentenaires. Ils promènent leur chien dans des parcs magnifiques. Ils ont rasé les forêts de la Vallée du Saint-Laurent. Puis ça c'est rien, c'était chez nous.

Le Bas-Canada a mangé une maudite volée. Le Haut-Canada aussi, mais partout dans le monde. Alors, ayant déforesté le monde, les Anglais font la leçon à tout le monde en disant : « On aime les arbres, on a la religion des arbres. » C'est comme nous autres, l'Occident, on regarde le Brésil puis on dit : « Touche pas

à tes arbres, maudit Brésil. » Ça fait juste mille ans que la France s'est déforestée de part en part. Ils peuvent bien donner des leçons de culture d'arbres. Enfin, que le reste crève, nous ne le verrons plus, il sera caché dans la mémoire, il sera hors culture. Le territoire à l'abandon sera une terre abandonnée aux ressources qu'elle peut fournir. L'architecture des villes et des villages sera une non-architecture soumise aux lois des matériaux les moins coûteux (BMR), soumise aux lois du moindre effort (maisons-roulottes).

Nous sommes passés de la santé relative d'un monde traditionnel qui songeait à l'allure de son environnement humain par simple réflexe culturel à la grande maladie des usines paléotechniques et du modernosuperficiel qui n'ont plus de culture, hormis la commerciale.

Quand le faux succès de quelques agglomérations ne se réduira qu'à copier les boulevards Taschereau du monde entier. Avoir ou ne pas avoir son Canadian Tire ? Voilà la question. Parce que quand tu en as un, t'es rendu. Vous savez que les nouvelles chapelles, vous le savez très bien c'est quoi quand on voyage en auto au Québec, ça pourrait être en Ontario, au Nouveau-Brunswick aussi, mais au Québec, vraiment le faire kilomètre par kilomètre d'un bord à l'autre tout le temps, les endroits communautaires, la nouvelle église, la nouvelle chapelle, c'est Tim Horton. Vraiment, puis ce n'est pas une farce, ce n'est pas une allégorie de poète-anthropologue qui dit n'importe quoi. Allez chez Tim Horton la nuit, il y a des gens qui discutent, prennent un café, parlent des problèmes. Allez en fin d'après-midi, il y a des gens plutôt âgés, à la retraite, qui discutent, prennent un café, parlent des problèmes. J'ai même vu un Tim Horton en Nouvelle-Écosse, Jésus est apparu là, sur le mur, pendant trois jours. Vous savez, ça vient de partout en Amérique pour aller à ce Tim Horton-là. C'est nous ça. C'est nous les humains de l'an 2004. La Ville de Paspébiac est de bonne humeur depuis qu'ils ont un Canadian Tire. C'est correct. Quand c'est à Laval, le samedi après-midi à Laval, c'est le fun.

Bien sûr, l'humain est très résilient et il fera du sens partout, à partir de n'importe quoi. Albert Camus ne dit-il pas que c'est dans les paysages les plus vulgaires que se cachent les dimensions les plus subtiles

de l'âme humaine collective ? Il a parfaitement raison. Sa remarque s'adresse à la condition historique des humains, aux scandales aussi des grandes injustices.

Notre pays, c'est notre pays. Il est laurentien, il est Vallée du Saint-Laurent, il est subarctique taïga, il est toundra.

Lorsque j'étais jeune, dans les années 1950, dans l'est de Montréal, Pointe-aux-Trembles, Montréal-Est, nous étions attachés aux paysages des raffineries de pétrole, des cimenteries – Canada Ciment – et des industries chimiques les plus polluantes de la planète. Union Carbide alors a été le gros lot, on l'avait. L'Union Carbide Canada Ciment, huit raffineries de pétrole. C'était tellement beau le soir. Il y avait des lueurs de torches pour ceux qui s'en rappellent. Les torches qui éclairaient et la poussière de ciment qui se promenait et ça puait bien plus que les papeteries et les moulins. Trois-Rivières, ce n'est rien. On aimait ça, on trouvait ça beau. Et cela, comme le reste, devient de la nostalgie. Nostalgie profonde, moi c'est la nostalgie de ma jeunesse. Je m'ennuie de ça lorsque je passe là. Il reste deux raffineries, Canada Ciment n'est pas là. Ils sont en train de nettoyer en plus.

Mais dans un projet de société, dans un rêve collectif, pourquoi aurions-nous la laideur en partage ? Vous savez, on peut bien vouloir être indépendants, souverains, on peut être n'importe quoi. Il faut quand même avoir un projet, un projet par le monde. On pourrait avoir un projet fabuleux collectivement pour un pays que nous aimons, puis on s'apercevrait à la fin qu'on est devenus souverains sans nous en rendre compte. Peut-être que ce serait ça. Parce qu'un projet de société, ça inclut la dignité de nos environnements. J'ai commencé ce texte en vous disant : « Les paysages c'est notre miroir, c'est nous. » Alors quand tu rentres à Chibougamau, et que tu es dans un pays magnifique qui s'appelle la taïga et la forêt boréale, c'est un des plus beaux pays du monde, c'est l'environnement de Chibougamau, le lac Chibougamau. Toutes ces maudites belles places-là qu'on haït. Mais quand tu rentres puis tu vois quatre cours de camionnage, des empilements de pneus, de la tôle rouillée, puis tu entres dans le premier hôtel puis l'hôtelier, ça fait dix ans qu'il a démissionné, puis tu entres dans une chambre qui est « limite ». Voilà deux semaines j'étais là. Je

suis entré dans la chambre de l'hôtel, puis je peux vous le dire parce que je connais cette place, l'hôtel Aricana, je l'ai vu bâtir, je vieillis hein ! Je l'ai vu bâtir. J'ai vu l'enthousiasme, la joie, on a fait un hôtel, développement, il y a des tourisms français qui s'en viennent en motoneige, puis là il y a un autre Chibougamau, il y a des Indiens, puis les Français aiment les Indiens, alors ils vont venir. On se fait un hôtel pour leurrer les Français. Dix ans plus tard, l'hôtel ne lui a pas rentré dedans. C'est le genre de chambre d'hôtel dont tu cherches à sortir. Tu te cherches de l'ouvrage le soir. C'est dans le plus beau pays du monde. Pas besoin de faire ça là. Quand j'étais jeune, ma mère disait (on dit toujours ce que nos mères disaient) : « Pauvreté n'est pas excuse ». Elle me disait toujours ça : « Arrange-toi pour être beau. C'est pas parce que tu es pauvre, ne va pas montrer ça à tout le monde ». Et ça, c'était des discours d'anciens ça, de vieilles femmes. Un projet de société ça inclut ça : l'aménagement, l'environnement, le développement, tout. Créer de la richesse, créer tout court. Se redéfinir, c'est notre identité. Notre pays, c'est notre pays. Il est laurentien, il est Vallée du Saint-Laurent, il est subarctique taïga, il est toundra. Mais il faut qu'on aime la toundra, il faut qu'on aime la taïga, il faut qu'on aime l'Abitibi, ce n'est pas une farce là. Tu n'es pas en punition quand tu as été nommé à Rouyn. Si c'est ça... Non, je travaille pour Radio-Canada et je peux vous dire une chose, quand tu travailles pour Radio-Canada puis qu'ils t'annoncent que tu t'en vas à Rouyn, tu quittes en pleurant, tu comprends. Tu as deux raisons pourquoi tu fais de la radio à Rouyn : parce que tu es trop jeune pour être à Montréal ou tu es trop vieux puis ils t'haïssent. Tant qu'on n'aura pas changé ces mentalités-là... Tu sais, on dit toujours : le Canada, le gouvernement fédéral, le gouvernement provincial. C'est là que tu vas te casser les dents. Mais ça, on pourrait partager avec les Amérindiens, ce qu'on appelle les autochtones. Eux autres aussi sont pris avec 637 réserves indiennes. Comment veux-tu faire de la politique avec 637 chefs qui ont l'argent ? Enfin, vous comprenez ce que je veux dire. J'ai appris ça ce matin, que le municipal était un monde riche, compliqué qui doit évoluer. J'ai appris mille choses, j'ai appris sur la bougeotte des Canadiens-français catholiques devenus Québécois. La bougeotte, c'est vrai, bien sûr, il n'y a pas de surprise là. On a toujours voyagé. Relisons notre histoire, tous nos ancêtres se trouvent en Oregon, au Minnesota, se trouvent partout. Ça a été dans le Mississippi, ça a été dans les Rocheuses. Qu'on continue à faire ça, la seule façon

de nous fixer, de nous visser au sol, c'est une bonne religion catholique avec un prêtre catholique qui dit : « Regarde, tu restes dans la paroisse ». Ça a à peu près marché, mais c'est fini. Moi, dans ma famille, je ne suis pas un ancêtre préhistorique là, dans ma famille de mon vivant, dans ma parenté, j'en ai un paquet qui sont partis aux États-unis puis dans l'Ouest Canadien, puis ils vivent là. Ce ne sont pas des docteurs, des neurochirurgiens, des avocats, ce sont des truckeurs. Des truckeurs, ça s'appelle Blouin, ça s'appelle à rien, ils sont tous basés au Minnesota, Fargo. Des Boucher en Californie, les anciens Boucher de Steinberg qui ont sacré leur camp. Tous les vieux Québécois canadiens-français catholiques veulent aller dans le Sud. On a tous fait ça. Bougeotte, futur, nos enfants, les enfants que je n'ai pas faits, qu'on n'a pas faits, ma génération. Tout ça est défi, projet de société.

Alors, vous êtes au cœur du sujet, c'est intéressant, ce n'est pas technique, ce n'est pas statistique, c'est au

cœur nucléaire du projet. L'environnement est-il joli ? Les lieux ? Le lieu ? Et les lieux sont des lieux communs, ça nous appartient à tous et c'est à nous de construire, c'est à nous de construire. ■

Notes

- ¹ Cette conférence a été prononcée à Québec (Hôtel Palace-Royal) le mercredi 20 octobre 2004 dans le cadre du congrès annuel (20^e anniversaire) de l'Association des aménageurs régionaux du Québec ayant pour thème : « 20 ans d'aménagement du territoire... et après ? ».
- ² Serge Bouchard est conseiller-formateur à la Sûreté du Québec depuis 1982. Il est conférencier régulier au Collège canadien de police (Ottawa) depuis 1992. Il a donné de nombreuses conférences auprès du personnel de la GRC. En 1996, il fut consultant auprès de la Sûreté du Québec et de la Police de la Communauté urbaine de Montréal. Il travaille maintenant en collaboration avec Hydro-Québec. Depuis trois ans, Serge Bouchard a participé à de nombreux documentaires et émissions de télévision et donne régulièrement des entrevues sur sa vision anthropologique du monde.